

Femmes et Fleurs.

La Bouquetière de Sicione

Un poète a dit: «Les femmes et les fleurs sont sœurs. Il y a là plus qu'une jolie phrase, ou qu'un simple propos galant. L'analogie est réelle.

Entre les femmes et les fleurs les comparaisons et toutes les ressemblances ne sauraient s'énumérer. Parle-t-on des unes, les images des autres accourent. Si le langage permet cette constante union c'est que, en réalité, la nature l'autorise.

Fleurs et femmes sont bien sœurs, pour la grâce, pour la beauté, pour l'agrément qu'elles donnent au monde, et le poète a dit juste une fois de plus.

Les Grecs, que nous trouvons à l'origine de toutes nos inventions et de tous nos arts, nous ont transmis sur cette confusion de la femme et des fleurs l'exquise histoire de Glycère, bouquetière de Sicione.

C'est l'amour qui, selon la légende, enseigna aux hommes les arts du dessin. Une femme, pour garder un souvenir de son ami, copia, à l'aide du charbon, ses traits reproduits par l'ombre sur un mur. Ce fut la première ébauche de la peinture.

C'est encore l'amour qui, la peinture connue et pratiquée depuis longtemps, donna naissance à un genre particulier et charmant entre tous: la peinture des fleurs.

Dans la villa de Sicione, ville du golfe de Corinthe, renommée pour l'antiquité de ses traditions et la mollesse des mœurs de ses habitants, vivait une femme jeune et belle nommée Glycère.

Par sa beauté, autant que par les charmes de son esprit, Glycère aurait pu aisément s'affranchir de sa condition sociale assez humble: elle était bouquetière.

Sur les dalles du port, entre les étrangers, elle allait et venait tout le courant du jour, offrant des fleurs. On la voyait aussi à l'Agora, aux heures où le peuple s'assemble, et dans tous les marchés de la ville.

Mais Glycère ne songeait guère à abandonner son métier. D'ailleurs, en ces temps-là, les occupations les plus ordinaires de la vie avaient encore leur noblesse.

Si la lueur avait envahi Sicione, on n'y avait pas perdu le souvenir de temps plus rudes et où on avait vu honorer les travaux naturels, l'agriculture, la marine, et le commerce des objets nécessaires à l'entretien et à l'agrément des citoyens.

Glycère s'adonnait donc à une tâche dont elle comprenait l'utilité et la beauté.

Vendre des fleurs était pour elle une manière efficace de concourir à l'ornement de la cité. Elle se sentait un des éléments de cette harmonie qui se développait alors dans Sicione et elle considérait ses bouquets au même rang que les lois, les temples, les statues qui formaient l'éclat de la ville.

Aussi, ses couronnes et ses bouquets étaient-ils composés avec une adresse, un goût, une variété surprenantes.

C'était elle qui fournissait les guirlandes dont on attachait les victimes à l'autel. C'était elle qui garnissait de roses les écorces des tilleuls qui, arrondies et passées en colliers autour du cou ou posées en couronnes sur la tête, se mêlaient, à la fin du banquet, aux vins, dans les cratères et les coupes.

C'était elle qui brodait de dessins vivants et parfumés les robes de mariage. Elle, encore, que les amants chargeaient de disposer des bouquets éloquentes qu'ils suspendaient au seul de leurs bien-aimés.

La réputation de Glycère avait, depuis longtemps, franchi les portes de Sicione. Sa louange était célébrée dans la Grèce entière. A des occasions solennelles, des députations des villes voisines étaient venues solliciter de l'habile bouquetière, la décoration florale d'un autel, d'une statue ou d'une proue de navire.

Dans une de ses députations se trouva, un jour, le peintre Pausanias. A peine vit-il les travaux de Glycère et Glycère elle-même, qu'il fut frappé, à la fois, d'admiration et d'amour.

Pausanias ne crut pouvoir mieux témoigner à la belle Sicyonienne sa passion qu'en s'efforçant de reproduire, par son art, les aspects variés des bouquets qu'elle formait.

Avant de peindre les fleurs, Pausanias s'était déjà rendu célèbre par son habileté à peindre les femmes.

On peut dire qu'il avait à peine changé de modèles. Et je doute même qu'il y prit garde.

C'est ainsi, toutefois, qu'il inventa la peinture des fleurs, copiant les esquisses combinées de Glycère et, fixant par la couleur, les savantes et éphémères créations de son amie.

L'histoire et la légende ne disent pas s'il arriva à se faire aimer de Glycère. On doit le supposer. Car, mêlant dans un tableau célèbre, les deux inspirations de son art, les femmes et les fleurs, et montrant, par là, que pour lui elles n'en formaient qu'une, il en eut le droit de peindre Glycère occupée à tresser une couronne.

L'amour n'eut-il y réussit à ce point que sa peinture merveilleuse, de délicatesse et de grâce, fut regardée comme un chef-d'œuvre de l'art grec. Plusieurs siècles après, un empereur romain payait à prix d'or une simple copie de ce tableau.

Grâce à cette œuvre et à la

renommée qu'elle a laissée, le nom de Glycère de Sicione est venu jusqu'à nous. Morte, la bouquetière grecque n'a pas voulu se séparer des fleurs qu'elle avait tant adoré, vivante. Son souvenir se conserve en est comme embaumé.

BOREL DE LA PREVOTIERE.

POURQUOI ?

Cette lettre, je l'ai ramassée sur la plage du Tréport. Elle était à moitié déchirée et ne portait ni adresse ni signature, car le commencement et la fin manquaient. Fidèlement, je la transcris sans ajouter le moindre commentaire.

... Enfin, nous l'avons réalisé, notre rêve, ce rêve si longtemps caressé!... Nous avons revu le parterre et le palais de Fontainebleau que nous n'avions jamais vus depuis notre naissance!

Je vous écris, ma belle fiancée, pour apprendre de suite votre pensée à ce sujet. Nous devons nous parler dans trois jours, mais je ne puis attendre si longtemps. Depuis qu'ensemble nous nous sommes promenés dans les allées du jardin royal et le long du légendaire «Etang aux Carpes»; depuis que, de la «Grille de Maintenance» au «Pavillon de Sully», nous avons cru retrouver, reconnaître cent endroits familiers — un vieux banc de pierre, des arbres amis, — mon cerveau bouillonne, je ne comprends plus; j'ai peur de devenir fou!

Je vais m'efforcer de mettre en ordre mes sensations fugitives; vous les comparerez aux vôtres, ma bien chère, et peut-être comprendrons nous à voir plus clair dans nos cœurs troublés.

La première fois que je vous rencontrai, il me sembla vous connaître, et j'aurais juré que vous vous nommiez Hélène. Moi qui suis timide, doux, et vous l'avouerai je l'ai croisé bien élevé; moi qui déteste les insolents qui débilitent des fadeurs ou des grossièretés aux inconnues, j'eus, de suite, l'irrésistible désir de vous aborder dans la rue, et, d'ailleurs, je sentais que vous ne me repousseriez pas. Pourquoi?...

Je l'ignore; mais la suite m'a donné raison. Et vous m'avez déclaré vous-même, ma toute belle, que vous aussi pensiez me connaître et auriez juré que je me nommais Georges.

A la vérité, nous nous appelions, vous, Berthe, et moi, René. C'est pour tout cela, pour ces motifs incompréhensibles et qui feraient hauser les épaules à bien des gens, que j'eus l'audace de vous adresser la parole et que vous me répondîtes.

Rappelez-vous notre conversation. Je vous parlais avec respect, mais sans la moindre gêne, comme on parle à une ancienne amie, et, sans être le moins du monde surpris de mon langage, vous me répondiez sur le même ton. Cependant — vous me l'avez confessé — jamais vous n'eussiez écouté les propos d'un passant, si un je ne sais qu'on déjà vu n'avait chassé vos scrupules et vos craintes.

Depuis que nous sommes amis, nous avons été frappés de l'identité de nos goûts, de nos sentiments et de nos idées. Tous deux, nous aimons les fragiles pastels, les meubles grêles, les porcelaines précieuses, et les jolis vers du XVIIe et du XVIIIe siècles. Les Fragonard, les Lebrun et les Mignard du «Louvre» nous enchantèrent; et un jour, nous sommes restés longtemps devant un tableau de La Tour qu'on dirait peint avec de la poussière de fleur. Comme à moi, les «Musiciens» de Lancret vous rappelaient vaguement des fêtes intimes autrefois vécues dans un parc immense aux feuillages chuchotés, entouré de luyantes collines pondrées d'une brume d'argent. Ce fut une impression diffuse et lointaine, aux imprécis contours, dont l'invisibilité nous parut alors évidente, mais ne laissa pas néanmoins d'être fortement nous ému.

Vous n'aimez pas les bals d'aujourd'hui. Le corps à corps brutal, les contorsions des couples polka ou valsant enlacés froissent votre délicatesse, vous dont la marche élégante et glisseuse a un peu de la grâce noble des danses de jadis. Bien souvent, au concert, il nous est arrivé de tressaillir et de nous regarder, émus et ravis, quand l'orchestre partait un rythme de gavotte ou de menuet. Pourquoi?

Versailles, Sévres, St-Cloud, Marly, nous adorons ces sites charmants qui furent des demeures royales. Nos parents nous ont conduits, alors que nous étions enfants. Il n'est donc pas étonnant que nous y ayons trouvé peu de nouveauté dans nos visites dernières. Si presque tout nous sembla connu, c'est que notre mémoire en avait conservé la trace en cette vie. Il n'en est pas de même pour Fontainebleau. Nous n'y étions jamais allés. Et cependant nous avions déjà vu le château et son parc. Où?... Quand?... Je n'ose résoudre cette question subtile, tant la réponse qui m'est venue

peut vous paraître extravagante.

Nous y allâmes lundi, poussés par un mystérieux instinct, attirés par un aimant secret sans nous douter de la surprise qui nous y attendait. La ville, banale et rococo, ne nous intéressa guère; mais dès que nous fîmes dans le «Jardin de Diane», un léger malaise s'empara de nous. Je ne vous interrogeai pas alors sur vos impressions, trop absorbé par les miennes, nombreuses et confuses. Nous continuâmes notre promenade. L'allée que nous suivions longeait un vieux mur tapissé de lierre et de chèvre-feuille. Des grands arbres, l'ombre tombait fraîche et embaumée, tandis que les feuilles, agitées par la brise, laissaient filer jusqu'à nous quelques rayons du brûlant soleil d'août. Ce coin enchanteur m'inquiéta; une folle pensée m'envahit: *Il me semble que j'étais déjà venu là à rêver et lire dans la solitude et le silence.* D'abord, je repoussai cette invraisemblable idée qui, malgré moi, s'imposait à mon esprit. Mais ce fut bien pis quand nous arrivâmes près du «Jeu de Paume» et que je vis l'escalier en fer à cheval. La grande cour aux pavés rabeoteux et ses quatre larges tapis de gazon, l'horloge de la tour carrée, la grille dorée; je reconnus ces choses! Pas tout à fait cependant. Des détails manquaient, que je ne saurais préciser. Le château ressemblait à un autre que j'avais habité ou rêvé, il me faisait l'effet d'un ami retrouvé après une longue séparation, dont la barbe a poussé, dont le costume a changé, mais qui reste lui-même tout en étant un autre.

Nous visitâmes les appartements précédés d'un gardien à peil rouge, dont nous écoutâmes peu les explications. Avec plaisir, je constatai sur votre visage que l'aspect de certaines pièces vous troublait autant que moi; je n'en fus pas surpris. Nous faisons le même songe, parallèlement. Car pourrions-nous prétendre que c'était autre chose qu'un songe?...

Pour ma part, je crois bien que je rêvais tout éveillé, mais mon rêve était délicieux. Mes inquiétudes du début s'étaient évaporées; je ne m'étonnais plus de ce que mes sentiments avaient de bizarre, d'anormal; je ne cherchais plus à en deviner le pourquoi, et je m'accoutumais insensiblement au surnaturel.

La chapelle, le théâtre, la salle des fêtes mirent en ébullition mon imagination ou éveillérent mes... souvenirs. Souvenirs de moi?... d'une illusion, d'un né mallucination, d'ombres folles!

Et pourtant, à chaque pas, le palais se peuplait pour moi de gracieux et chers fantômes. La salle des gardes me parut pleine de mousquetaires rouges veillant, l'épée nue. Des dames, des gentilshommes passèrent dans les galeries. Louis XIV se montra entouré de courtisans. Puis la vision s'évapora près d'une haute fenêtre donnant sur un jardin où soupiraient, nébuleuse et vague, une ritournelle d'«Armide».

Nous y descendîmes, et, comme au «Jardin de Diane», je me sentis chez moi. Sous les frondaisons, nous découvrîmes des mascarons de grès, cariatiades grossières respectées par le Temps, qui nous considérèrent amicalement. Par les lézards des murs, du fond obscur des bosquets, mille voix s'échappaient, faibles comme des bourdonnements d'abeilles, et m'appelaient familières. Je pensai aux fêtes — carroussels, ballets, concerts — aux intrigues amoureuses et politiques, aux chasses, à tout ce qui fut vécu en ce lieu. Je crus voir La Vallière s'accouder à la balustrade de marbre et jeter du pain aux carpes; Molière, La Fontaine et Racine deviser à l'écart, tandis que de tous côtés, prélats, grand seigneurs, caillettes, duchesses, officiers, laquais, pages, marquis s'impliaient les pelouses de leurs falbalas, de leurs perruques, de leurs canons, de leur importance et de leur frivolité.

C'est alors que nous rejoignit votre maman qui, bientôt, sera aussi la mienne, et nous rentrâmes sans avoir pu échanger nos pensées.

Mardi, de retour à Paris, quand je me retrouvai dans mon cabinet de travail, je fus rassais par la réalité présente.

Quand je revis mon bureau, mes livres et mon calendrier à éphémérides dont j'arrachai machinalement une feuille, je me sentis redevenu ce que j'étais avant notre voyage à Fontainebleau.

Que peut-il y avoir de commun, dites moi, entre un obscur avocat et un seigneur du grand siècle? Rien, n'est-ce pas, ma bien chère! Et il est même ridicule de les rapprocher l'un de l'autre.

Dans trois jours, je serai près de vous, au Tréport, mais répondez-moi, je vous en prie, dès que vous aurez reçu ma lettre, car, malgré tous mes raisonnements, je tiens à savoir votre opinion sincère sur notre aventure que je juge inexplicable, si l'on écarte l'«Hypothèse d'une existence antérieure».

Peut-être s'agit-il simplement de réminiscences de lectures et de coïncidences fortuites!... Peut-être s'agit-il d'autre chose! Et Pythagore a peut-être raison!... Je ne sais, mais je vous avoue que je ne suis pas encore rassuré, surtout quand j'y pense. (La lettre est déchirée à cet endroit et le reste manque.)

CHARLES BÉRARD.

frâmes — à demi effacée, — cette inscription qui nous ouvrit un monde inconnu et lâcha la bride à notre chimère:

H. G.

Juin 186.

H. G. Hélène! Georges! les noms que nous nous étions donnés lors de notre dernière entrevue! Pouvons-nous admettre que nous nous soyons déjà aimés à cette même place, au temps des culottes et des calottes?... Non, ce serait trop fou! Les lettres peuvent aussi bien signifier Henri, Gustave, Hermine, Gabrielle, Gaston, Hippolyte, que sais je encore!... Il n'y a là qu'une simple coïncidence, un jeu de hasard sans aucune importance. Et cependant!...

Tout émus, nous traversâmes la «Cour d'Ulysse», et nous nous nous assimes près d'un boulingrin, où nous restâmes jusqu'à la tombée de la nuit, sans parler, submergés dans nos pensées.

Dans son encadrement de tilleuls taillés, le parterre étalait à nos pieds ses plates-bandes printanialement fleuries, gardées par des ifs immobiles et tristes. Par intervalles, nous entendions bruire le «Pot-qui-bout» dont le jet d'eau s'échevelait tourmenté par le vent... Plus loin, dressées sur l'horizon, de pâles statues surgissaient en ligne, comme des spectres d'autrefois.

Pris par le Passé, je me persuadaï que j'avais été un courtisan du Roi-Soleil. «Oui, songeai-je, à ses côtés, je suis allé courir le cerf dans l'immense forêt qui nous entoure; j'ai coqueté et joué à l'escarpolette avec les dames, sous ces ombrages; j'ai pris part aux fêtes merveilleuses qui furent données la nuit dans ce parc, et j'ai vu, éclairées par les flambeaux dont la lueur se reflétait dans les pièces d'eau, danser par les belles ambitieuses qui, désireuses d'attirer les regards du galant monarque, s'étaient vêtues de gaze transparente. J'ai applaudi Quinault et Lulli, et tout comme un autre, j'ai fait rimer mes billets doux par Benserade!...

Très haut dans le ciel, des corbeaux tournaient en croassant puis disparaissaient vers la forêt assombrie. Un cor gémit du côté du canal; et ses notes mélancoliques virent mourir auprès de nous, grises comme le soir.

Je devins triste. Pardonnez-moi cet aveu; je crus me rappeler qu'un temps que j'évoquais, vous ne m'aimâtes pas longtemps ma chère. Et de suite, une autre vision s'empara de mon esprit. Je vis une plaine à l'herbe drue d'un vert émeraude; des canaux la coupaient, cristallins et silencieux; des moulins ventrus y faisaient virer leurs ailes... Puis tout devint noir, d'un noir de mort!...

Cette vision, je l'ai eue plusieurs fois déjà. Je ne vous en aurais jamais parlé, sans les incidents de notre promenade à Fontainebleau. Je suis convaincu que c'est dans cette plaine que j'ai été tué.

Et c'est la fin probable de ma vie de jadis, si nous en admettons la possibilité. J'ai pu y périr pour le service du Roi, en la noble compagnie de Monsieur de Turenne.

A la fermeture des grilles, quand nous dûmes sortir du jardin, vous vous levâtes très élégante et un peu hautaine, comme il sied à une grande dame. Ainsi qu'à l'époque du vertugadin, vous tapotâtes votre robe fourreau, et moi, complètement dépaycé, je cherchai à son côté la garde d'une épée, hélas! absente.

Nous rougîmes de notre distraction, bien excusable en somme.

C'est alors que nous rejoignit votre maman qui, bientôt, sera aussi la mienne, et nous rentrâmes sans avoir pu échanger nos pensées.

Mardi, de retour à Paris, quand je me retrouvai dans mon cabinet de travail, je fus rassais par la réalité présente.

Quand je revis mon bureau, mes livres et mon calendrier à éphémérides dont j'arrachai machinalement une feuille, je me sentis redevenu ce que j'étais avant notre voyage à Fontainebleau.

Que peut-il y avoir de commun, dites moi, entre un obscur avocat et un seigneur du grand siècle? Rien, n'est-ce pas, ma bien chère! Et il est même ridicule de les rapprocher l'un de l'autre.

Dans trois jours, je serai près de vous, au Tréport, mais répondez-moi, je vous en prie, dès que vous aurez reçu ma lettre, car, malgré tous mes raisonnements, je tiens à savoir votre opinion sincère sur notre aventure que je juge inexplicable, si l'on écarte l'«Hypothèse d'une existence antérieure».

Peut-être s'agit-il simplement de réminiscences de lectures et de coïncidences fortuites!... Peut-être s'agit-il d'autre chose! Et Pythagore a peut-être raison!... Je ne sais, mais je vous avoue que je ne suis pas encore rassuré, surtout quand j'y pense. (La lettre est déchirée à cet endroit et le reste manque.)

CHARLES BÉRARD.

LE COIFFEUR

—DE—

LAMARTINE

Un journal parisien signalait récemment l'existence d'un pauvre vieux qui, pendant vingt-deux ans, fut le coiffeur de Lamartine. Nonagénaire aujourd'hui, il habite rue du Faubourg-Saint-Honoré, numéro 284, une petite maison basse à façade lépreuse.

M. Isoy? — Le coiffeur à droite, nous dit le concierge, au premier, la porte à gauche. L'escalier une échelle aux degrés minés; le corridor, un boyau étroit, privé d'air et de lumière. En tâtonnant, nous arrivâmes à l'huis de la mansarde. La clef est à la serrure.

Ouvrez, répond une voix chevrotante à nos toc-toc trois fois répétées.

Dans une pièce, un peu moins vaste qu'une cellule de prisonnier, et ne prenant jour que par une lucarne grillée, sorte de spirail par lequel on aperçoit un pan de ciel, nous distinguons vaguement un petit vieillard qui s'agit sur un grand lit occupant toute la chambre.

Les yeux, peu à peu, s'accoutument à cette pénombre, et cela nous permet d'inventorier le mobilier. Bien sommaire du reste.

Un poêle de fonte, une table basse, un coffre pour enfermer les loques, c'est tout. Les murs cependant sont ornés d'anciennes gravures représentant, les uns des champs de bataille, les autres des portraits d'Alexandre Dumas père, de Victor Hugo et de Lamartine. Une pendule sous son globe de verre est placée sur une tablette de bois, entre deux flambeaux de cuivre derniers vestiges de temps meilleurs, et son tic tac régulier et monotone trouble seul le silence de tombe de ce taudis.

Si je veux vous parler de M. de Lamartine, s'écrie le coiffeur en se redressant sur le coude, mais c'est la joie de ma vieillesse de pouvoir dire à quelqu'un tout le bien que je pense de ce cher homme et de son Dieu!

Nous n'avons plus besoin d'interroger le père Isoy; il remâche ses vieux souvenirs, laisse remonter à sa mémoire tout ce qu'il sait sur son illustre client.

Les anecdotes foisonnent, au contact des jolies ces mots: «Il était si bon! il était si bon!» revient comme un leit-motiv.

Enfin, un exalté, un compatriote du coiffeur, qui est d'Orange étant venu à Paris, se jeta dans le mouvement révolutionnaire et, entrant un jour dans la boutique d'Isoy, les cheveux en désordre, les habits déchirés, s'écria: «Je viens de tuer un homme, mais je me suis trompé; je croyais frapper Lamartine, ce n'est pas lui!»

Isoy se jeta sur son ancien ami et le bourra de coups de pied si énergiques que l'énergumène ne se fut pas fait mourir.

«Et puis, savez-vous, quelque dix ans plus tard, qui vint au secours de cet homme tombé dans une abjecte misère, nous dit en brillant sa vieille tête blanche le coiffeur: M. de Lamartine! Il avait pourtant que ce coquin avait eu l'intention de le tuer... mais cela ne l'arrêtait point, au contraire.»

«Si je voulais vous raconter un quart seulement de tout le bien que je lui ai fait devant moi, vous en auriez peut-être un livre. Il faut pourtant que je vous dise encore un trait qui se révèle l'être généreux jusqu'à la folie qu'était mon vénéré client.»

Le vieillard toussote, passe sa main parcheminée sur son front, repousse d'un geste machinal les rares mèches blanches qui s'éparpillent sur ses tempes, et reprend: «Un matin, j'étais en train d'accommoder les cheveux de M. de Lamartine quand on vint lui dire que les Petites-Sœurs des Pauvres étaient là.»

«Ah! s'écria-t-il, il ne faut pas les obliger à revenir, ou sont mes clefs!»

«On cherche, Mme Lamartine arrive: — Les clefs, mais c'est M. Dargot qui les a, et il est sorti. — Ce monsieur Dargot avait supplié Lamartine de lui laisser la garde de sa fortune, afin, disait-il, de lui conserver une bouche de pain.»

«Et ces pauvres Petites-Sœurs: gemissement du mari et la femme... ce serait la première fois qu'elles partiraient les mains vides... ça ne se peut pas. Vite, un serrurier!»

«On ouvre le secrétaire, il y avait une poignée d'argent. — Tiens, dit le poète à sa femme, porte-leur tout, elles ont assez attendu.»

«Le soir, comme il n'y avait plus un sou dans la maison, on dut recourir à la bourse du valet de chambre.»

quelques mèches blanches et soyeuses. — «Touchez, nous dit le bonhomme avec respect, ce sont ses cheveux. Sont-ils fins et doux? Savez-vous ce qu'il emporta pour les conserver ainsi? C'était une sorte de promade, de la graisse d'ours, je crois, qui venait de Russie et dont il faisait un usage quotidien. — Nous voulons savoir comment le poète devint le client du père Isoy. — «Ah! c'est que j'avais une crâne clientèle, repoud l'ancien artiste capitaire; rien que des gens de lettres et des gens titrés: MM. Anatole de Montesquiou, de Gontaut-Biron, de la Rochefoucauld, et tant d'autres encore dont je ne me souviens plus. M. de Lamartine, qui habitait mon quartier, manquait à ma collection, et cela me chiffonnait. Un jour, M. Dargot voulut bien lui parler pour moi... et le lendemain j'étais mandé rue de l'Université, 54, pour couper les cheveux du grand homme. — «Quoique ma main tremblât, je m'en tirai à mon avantage... et lui, indulgent et bon, d'ignora me complimenter. — «Depuis, jamais un autre coiffeur n'effleura de sa main la tête de Lamartine. Lorsqu'il quitta la rue de l'Université pour aller demeurer rue de la Ville-Lévy, puis plus tard au Chalet de la Muette où il est mort, je lui demeurai fidèle, et deux fois par mois, je me rendais chez lui pour rafraîchir sa coiffure, car, pour la barbe, il se rasait lui-même. — «Il m'a même fait venir à Monaco, à sa campagne de Monaco, et j'ai couché dans une chambre dont la fenêtre était obstruée par les branches d'un myrte qui poussait sur la toiture de sa fille, enterrée là, à l'ombre même de la villa-maison. — Et le père Isoy parle, parle, et les anecdotes se suivent... Comme il le disait, il y en aurait un volume. — N'y a-t-il pas quelque chose de touchant et de douloureux à la fois à voir ce petit vieillard de raturé, oubliant sa misère, ses souffrances, ses quatre-vingt-onze ans, quand s'offre à lui l'occasion d'évoquer ce client illustre dont il célèbre, avec complicité, la gloire et la bonté.»

«Et le père Isoy parle, parle, et les anecdotes se suivent... Comme il le disait, il y en aurait un volume. — N'y a-t-il pas quelque chose de touchant et de douloureux à la fois à voir ce petit vieillard de raturé, oubliant sa misère, ses souffrances, ses quatre-vingt-onze ans, quand s'offre à lui l'occasion d'évoquer ce client illustre dont il célèbre, avec complicité, la gloire et la bonté.»

«Et le père Isoy parle, parle, et les anecdotes se suivent... Comme il le disait, il y en aurait un volume. — N'y a-t-il pas quelque chose de touchant et de douloureux à la fois à voir ce petit vieillard de raturé, oubliant sa misère, ses souffrances, ses quatre-vingt-onze ans, quand s'offre à lui l'occasion d'évoquer ce client illustre dont il célèbre, avec complicité, la gloire et la bonté.»

«Et le père Isoy parle, parle, et les anecdotes se suivent... Comme il le disait, il y en aurait un volume. — N'y a-t-il pas quelque chose de touchant et de douloureux à la fois à voir ce petit vieillard de raturé, oubliant sa misère, ses souffrances, ses quatre-vingt-onze ans, quand s'offre à lui l'occasion d'évoquer ce client illustre dont il célèbre, avec complicité, la gloire et la bonté.»

«Et le père Isoy parle, parle, et les anecdotes se suivent... Comme il le disait, il y en aurait un volume. — N'y a-t-il pas quelque chose de touchant et de douloureux à la fois à voir ce petit vieillard de raturé, oubliant sa misère, ses souffrances, ses quatre-vingt-onze ans, quand s'offre à lui l'occasion d'évoquer ce client illustre dont il célèbre, avec complicité, la gloire et la bonté.»

«Et le père Isoy parle, parle, et les anecdotes se suivent... Comme il le disait, il y en aurait un volume. — N'y a-t-il pas quelque chose de touchant et de douloureux à la fois à voir ce petit vieillard de raturé, oubliant sa misère, ses souffrances, ses quatre-vingt-onze ans, quand s'offre à lui l'occasion d'évoquer ce client illustre dont il célèbre, avec complicité, la gloire et la bonté.»

«Et le père Isoy parle, parle, et les anecdotes se suivent... Comme il le disait, il y en aurait un volume. — N'y a-t-il pas quelque chose de touchant et de douloureux à la fois à voir ce petit vieillard de raturé, oubliant sa misère, ses souffrances, ses quatre-vingt-onze ans, quand s'offre à lui l'occasion d'évoquer ce client illustre dont il célèbre, avec complicité, la gloire et la bonté.»

«Et le père Isoy parle, parle, et les anecdotes se suivent... Comme il le disait, il y en aurait un volume. — N'y a-t-il pas quelque chose de touchant et de douloureux à la fois à voir ce petit vieillard de raturé, oubliant sa misère, ses souffrances, ses quatre-vingt-onze ans, quand s'offre à lui l'occasion d'évoquer ce client illustre dont il célèbre, avec complicité, la gloire et la bonté.»

«Et le père Isoy parle, parle, et les anecdotes se suivent... Comme il le disait, il y en aurait un volume. — N'y a-t-il pas quelque chose de touchant et de douloureux à la fois à voir ce petit vieillard de raturé, oubliant sa misère, ses souffrances, ses quatre-vingt-onze ans, quand s'offre à lui l'occasion d'évoquer ce client illustre dont il célèbre, avec complicité, la gloire et la bonté.»

«Et le père Isoy parle, parle, et les anecdotes se suivent... Comme il le disait, il y en aurait un volume. — N'y a-t-il pas quelque chose de touchant et de douloureux à la fois à voir ce petit vieillard de raturé, oubliant sa misère, ses souffrances, ses quatre-vingt-onze ans, quand s'offre à lui l'occasion d'évoquer ce client illustre dont il célèbre, avec complicité, la gloire et la bonté.»

«Et le père Isoy parle, parle, et les anecdotes se suivent... Comme il le disait, il y en aurait un volume. — N'y a-t-il pas quelque chose de touchant et de douloureux à la fois à voir ce petit vieillard de raturé, oubliant sa misère, ses souffrances, ses quatre-vingt-onze ans, quand s'offre à lui l'occasion d'évoquer ce client illustre dont il célèbre, avec complicité, la gloire et la bonté.»

— Ah! braconniers, mes gail-lards, vous tendez vos engins sur mes terres! Mais la justice immanente n'a pas voulu que vos réseaux soient productives et je passe à point. Et il les frotte les mains, et il les tend déjà vers l'objet de sa convoitise, en un instant effilée. Son saupier se coersera d'un plat inespéré. Pour faire un civet, il faut un lièvre. Eh bien! voici le lièvre.

Précautionneux, il avance. Le torse incliné en avant, il marche vers l'animal captif. Il a des gestes très doux et comme caresseurs. Il se penche de plus en plus. La silhouette est d'une bête fauve ou, brusquement, bondira. — Il tient le lièvre, enfin, l'agrippé. Ce butin ne lui échappera pas. Sept cent soixante-cinq francs qu'il rapporte à la maison, plus un lièvre qui ne lui coûtera rien, ce n'est pas à dédaigner, n'est-ce pas?

Mais le captif se débat. Violentement, de toutes ses forces rassemblées, il essaye de rompre les liens qui l'enserrent et de se débarrasser de l'étreinte humaine. Angoisse de lièvre! Qui dira les affres de l'animal en de telles alertes! Ce sont des prunelles emplies d'effroi, des mouvements affolés et, tout à coup, l'immobilité d'une résignation passagère. Puis encore la pauvre quadrupède s'arc-boute et d'un effort suprême, essaie de se libérer.

— Ah! la rose qui ne se laissera pas prendre! siffle l'homme entre ses dents. — Une idée subite illumine son cerveau. Et il fouille dans sa poche, tenant d'une main son prisonnier, il attend la bourse pleine d'or, la prend, et, à l'aide des cordons dénoués à demi, il enrôle le cou du lièvre. — Crac! ça y est. Mais c'est le lièvre qui a filé. Parmi les gestes faits pour assurer sa capture, il a trouvé le moyen de se glisser et il détalé à perdre haleine, emportant, affreux conclusion, la bourse et les lièvres d'or.

Maintenant, la scène change. Laissons le paysan penaud, regardant sa ferme. La nuit est close, du temps a passé. Pas trop de temps. L'un des braconniers, dont sa riante propriétaire, est sorti de sa mesure pour aller retirer les collets posés par ses soins. Chez lui, c'est la misère. L'homme est sombre et farouche. Il faut du pain pour sa nichée. Et il fouille la plaine d'un air attentif. A un moment, il s'arrête tout comme fit le fermier qui revenait du marché après avoir vendu son cheval; et il se penche et il rampe, et il se jette sur un lièvre pris dans un collet. Lui, par exemple, ne le manque pas. Crac! le cou tord.

Mais, pendu à ce cou, qu'est-ce donc? Une bourse, une bourse pleine d'or! L'homme compte un lièvre, deux lièvres, cinq lièvres, dix,